

DRAIN

Bettina Hoffmann

du 18 janvier au 22 février 2014

UN REGARD QUI N'EST PAS TOUT À FAIT HUMAIN

Que doit-on regarder ? Qu'est-ce qui nous est demandé de voir ? La caméra de Bettina Hoffmann a une présence exigeante, inquiétante et énigmatique. Elle est tout à la fois personnelle, subjective, intrusive, voyeuse et, dans le même mouvement, mécanique, cruellement arbitraire, absolument anonyme et violemment imposante. C'est avec ce paradoxe constitutif que l'artiste travaille son médium. La caméra ici n'est ni un instrument pour produire des images, ni un médium dont on explorerait les possibilités immanentes. Elle est une réelle présence, habitée, structurée, avec une volonté et une action (*agency*) propres : elle est l'objet même des choix créatifs de l'artiste. Sa présence – et le regard qu'elle impose – est

OBORO

4001, rue Berri, local 301, Montréal (Qc) H2L 4H2 | www.oboro.net

ce que le spectateur doit éprouver. Sa médiation est une omniprésence, puisqu'elle habite la scène et se meut entre les personnages-acteurs comme si elle était l'un des leurs. Bien plus, la caméra, sa vie et son action, s'imposent aux spectateurs et à l'artiste comme un obstacle incontournable.

Interrogée sur le processus de fabrication de ses images et l'usage du médium, Hoffmann fait référence au cinéma, à la publicité et aux usages personnels de la photographie. Mais, dans le « cinéma » de Hoffmann, la caméra a perdu sa fonctionnalité, elle filme des corps tronqués, des personnages à la subjectivité absente et à l'identité indéterminée, des scénarios laissés incomplets, des images décentrées aux cadrages étonnants, voire hors foyer. Ce dysfonctionnement contrôlé, qui est presque une destruction, est la signature de Bettina Hoffmann à travers ses divers projets.

Quand on lui demande comment elle gère et contrôle cette destruction des codes visuels dans le contexte difficile d'une caméra en mouvement, sa réponse surprend. Elle nous parle tout à coup de sa caméra comme d'un œil mécanisé qui scanne l'espace et qui enregistre de façon autonome ce qu'elle-même ne voit pas, captant arbitrairement des espaces trop chargés d'informations et d'autres vacants. Elle se voit comme un sujet dépossédé du pouvoir de produire les images et dont le seul contrôle est celui de choisir parmi les images générées de façon indépendante. Elle adapte donc sa vision à l'œil de la caméra en nous expliquant précisément que, selon elle, l'œil mécanique est purement visuel, alors que l'œil humain reste dirigé par le cerveau. Ce qui résulte de ce travail de sélection est bien plus que des images, c'est une expérience totale, celle d'une confrontation entre le sujet humain et l'œil mécanisé, sur le sens même de ce que signifie « voir ». *It doesn't see like a human*, nous dit-elle de sa caméra.

Notre monde postmoderne hypermédiatisé nous a habitué à « lire » les images en leur donnant un sens et une cohérence par toutes sortes de moyens : on les inscrit dans une narration logique et suivie, on les associe à des intentions

humaines, on en fait l'expression ou la manifestation d'une subjectivité. Les images corporelles et les localisations spatiales sont réinterprétées comme l'extériorisation de vies intérieures signifiantes. Mais tous ces moyens ne sont que des illusions et servent uniquement à compenser la déficience des images et à en cacher l'ambiguïté : c'est la position radicale qu'assume Bettina Hoffmann. Ramener les images à ce qu'elles disent véritablement, maintenir l'apparence comme pure extériorité, voilà ce qui guide alors le montage d'artiste. La froideur de ses vidéos s'explique par le refus de toute psychologie rédemptrice qui viendrait nous sauver de ce qu'il y a de profondément angoissant dans les images. À l'inverse de toute psychologie, Hoffmann veut vider la subjectivité de toute intériorité, enlever aux récits leur univocité artificielle et laisser aux images leurs énigmes, entre le trop-plein d'information sans pertinence apparente ou la vacuité de sens.

Lorsqu'elle sélectionne ses images, elle nous dit bien que sa réflexion est un processus purement visuel et parle étonnamment de « solution visuelle ». C'est un travail d'effacement de soi et du soi devant ce que les images nous forcent à accepter : la multiplicité des interprétations, l'ambivalence narrative, la dissociation entre l'extérieur et l'intérieur, et l'arbitraire de l'information. *I expect the viewer to do the same: watch, feel, endure*. Et voilà que, derrière la caméra et les images générées, la volonté de l'artiste nous impose la complicité dans l'assujettissement.

Jean-Ernest Joos

Les références au discours de l'artiste sont issues d'une entrevue réalisée par courriel et en anglais entre l'auteur et l'artiste en septembre 2013.